Juste avant l'armistice j'étais allé faire de la bicyclette sur la grande route. Il y avait tous les réfugiés et puis les avions allemands qui mitraillaient tous les gens sur la route Et ça m'avait très frappé. À cette époque-là, j'avais à peine 12 ans et demi, et là j'ai dit : « Il faut absolument que ça se termine et qu'on fasse quelque chose. »

Mon nom et Jean-Gabriel Castel. Je suis né en France, et j'ai vécu à Nice pendant la Deuxième Guerre mondiale. Et j'ai participé à la résistance lorsque j'étais assez jeune. Au moment de la reddition des Français, au moment de l'armistice, nous étions tous dans une grande place au milieu de la ville et les gens pleuraient et tout. Et on a entendu le Maréchal Pétain qui a annoncé l'armistice, et il nous a dit : « Je fais à la France le don de ma personne. » Alors à cette époque-là, il faut dire que nous étions tous derrière lui. Il faut bien dire ce qui est, quoique nous avions déjà écouté l'appel du 18 juin du général de Gaulle : « À tous les Français : la France a perdu une bataille, mais la France n'a pas perdu la guerre. Notre patrie est en péril de mort. Luttons tous pour la sauver. Vive la France. »

Mes parents n’étaient pas pétainistes, ils étaient gaullistes dès la première heure, alors cela a été très important. J’étais au lycée à ce moment-là. Il y avait deux groupes : le groupe qui soutenait Pétain, parmi les élèves, et le groupe comme le mien où on soutenait de Gaulle. Alors dans la cour de récréation, on se bagarrait entre les deux groupes. Et on avait de la chance, parce qu’à cette époque-là, la milice n’était pas encore bien établie et sinon on aurait été jeté en prison pour être pour De Gaulle.

Dans les écoles en France et tout, il y avait un sens de l’honneur, de la responsabilité, des choses comme ça. Ils disaient, « Le sort le plus beau, le plus digne dans la vie, c’est de mourir pour la patrie. » Alors, quand vous êtes « brain wash » comme ça…on était, en tant que jeunes, on nous avait lavé le cerveau, si vous voulez dire.

La France était divisée en deux parties. Il y avait la zone d'occupation allemande et puis la zone libre. Dans la zone sud, on était quand même assez libre pendant une certaine période. Le gouvernement était un gouvernement pro allemand. C'était Laval qui était le premier ministre du maréchal Pétain. Du point de vue politique, on était assez tranquille dans la zone où j'habitais parce qu'une partie était une zone occupée jusqu'à la frontière par les Italiens, et puis après vous aviez la zone libre. Alors là il y avait la milice il y avait la police de Vichy et tout, mais vraiment jusqu'à cette époque-là, l'époque où les Allemands ont occupé toute la France, on était relativement tranquille.

C’est en 1942, après Stalingrad les Allemands avaient perdu beaucoup d'hommes et autres. Alors c'est à ce moment-là que la guerre de résistance s'est développée parce que beaucoup de jeunes Français ne voulaient pas aller en Allemagne. Ils avaient besoin de personnes pour travailler dans les usines d'armement et autres. Si vous étiez ouvrier, ou paysan, ou autre, et que vous pouviez servir les Allemands à ce moment-là si vous refusiez vous étiez arrêté de toute façon. Alors beaucoup de jeunes y sont allés volontairement parce que c'était mieux que d'aller en prison.

Mon action dans la résistance a vraiment débuté au moment où les Allemands ont occupé tout le territoire de la France. J’avais alors 16 ans. Quand on faisait partie de la résistance, il fallait faire très attention à ce qu’on dit. On pouvait être dénoncé tout le temps, et puis on pouvait même être dénoncé à tort. Si par exemple vous n’aimiez pas votre voisin, vous allez le dénoncer en disant qu’il faisait partie de ceux qui soutenaient de Gaulle. Et puis il y avait les souriciers aussi, les personnes qui ne faisaient pas partie de la résistance, mais prétendaient être des résistants pour savoir si vous faisiez partie de la résistance.

Moi je travaillais dans les équipes nationales, et moi j’aimais bien ça parce que je prenais mon masque à gaz, mon casque, et puis mes trucs de secours, et j’aillais rejoindre le poste de commandement, et puis on s’en allait aider les gens qui avaient subi les bombardements. Ça, ça nous permettait d’avoir de la nourriture en supplément, alors que mes copains, eux descendaient dans la cave dans le lycée au moment des bombardements.

Même dans la zone occupée, ils ont forcé les juifs à porter l'étoile jaune et à se faire enregistrer. Il y avait de la propagande, par exemple si vous alliez au cinéma, avant le film vous aviez toute une série de petits films, la propagande allemande contre les juifs.

Une fois que la zone a été occupée, là, la Gestapo est venue dans le sud de la France aussi et moi je me souviens parfois quand on prenait le train et si la Gestapo montait à bord, parce qu'il y a eu des dénonciations, les hommes, ils les regardaient, puis si c'était des gens qu'ils soupçonnaient d'appartenir à la résistance ou d'être juif, alors ils nous emmenaient dans les toilettes et puis il fallait montrer qu'on n'était pas circoncis.

Certaines femmes, les femmes de prisonniers de guerre ou autres, sortaient avec les Allemands pour trouver un peu de nourriture pour les enfants. Et puis à la fin de la guerre, ces pauvres femmes ont été toutes arrêtées, ont été tondues. Moi, j'étais chargé par mon commandant justement de garder ces femmes pour les protéger parce que la population avait des couteaux et les fourchettes et essayaient de les tuaient comme ça. C'était horrible.

Quand j'étais jeune, j'avais une gouvernante allemande. L'allemand était ma première langue, en fait. Mais les allemands ne savaient pas que je parlais l’allemand, alors quand les Allemands recevaient les ordres et tout ça, la Kommandantur et autre. Moi, j'écoutais, là, et puis je rapportais ça à mon chef quand j'allais au lycée ou autre. Quand les bombardements arrivaient aussi, je savais où il y avait les lignes de communication et si j'étais à la maison ou autre, j'allais couper les fils, comme ça les allemands ne pouvaient pas donner des ordres. À cette époque-là, il n'y avait pas tous les téléphones portables.

Quelqu'un m'a dénoncé à la Gestapo. Mais heureusement ils m'ont téléphoné à la maison et m'a dit : « Fais attention, la Gestapo arrive pour t'arrêter. » Je me suis vite habillé, j'ai pris mes papiers, j'avais des faux papiers, naturellement, avec un faux nom et tout, et puis je suis allé d'abord me cacher dans la cave. La Gestapo est rentrée dans la maison pour me chercher parce que je n'étais pas au lycée. Il n'y avait pas d'électricité dans la cave avec la lampe électrique et moi j'étais contre le mur comme ça et puis ils sont venus : « 'Niemand hier! » - il n'y a personne là. Et puis ils sont repartis. Moi, je ne comprends pas. Ils n’ont même pas entendu mon coeur battre.

D’abord il y a eu le débarquement dans le nord, à Omaha beach et tout ça, en 1944. Et là ils nous ont annoncé qu'il allait y avoir le débarquement dans le sud [août 1944]. Alors là, on a préparé ça en faisant sauter les ponts et en fait je n’ai pas réussi à faire sauter un des ponts qui était près de chez nous. Et puis on a déboulonné les voies ferrées pas pour les civils ni rien, mais pour les trains militaires allemands. C'est la photo que vous avez là où on a enlevé les vis qui tenaient les rails et on les écartait juste un petit peu parce qu'il y avait des patrouilles de soldats allemands qui patrouillaient les voies ferrées. Heureusement, on ne s'est pas fait prendre. J’ai de la chance, d’être encore en vie aujourd’hui.

Ça, c’était mes pièces d’identité. Les équipes nationales certifient que le jeune Castel, Jean demeurant avenue de Caucade, a participé dans la section S.O.S. à tous les déblaiements des décombres occasionnés par les bombardements qui ont subi Nice et les Alpes-Maritimes. Il a accompli avec foi et courage toutes les missions souvent périlleuses qui lui ont été confiées. De plus, il a contribué en y participant à la libération de Nice en combattant le 28 août dans nos rangs au lycée de Nice. Nous nous félicitons d'avoir eu un tel équipier dans nos rangs.

Les photos que j'ai prises, c'est des photos que j'ai prises pendant la résistance, au moment du débarquement. Plusieurs personnes de mon groupe de résistance avaient été arrêté par les Allemands et fusillés pendus à des lampadaires, et puis d’autres qui avaient été assassinés par la Gestapo. On les a découverts plus tard. Les photos-là, c’est des photos pas au moment où ça c’est passé. Ces des charniers où ils jetaient des corps des gens qu’ils exécutaient secrètement. Il ne faut pas penser que la résistance a été universelle. Malheureusement, nous on a été une minorité.

À ce moment-là, mes activités dans la résistance se sont terminées. Mon père est venu m'a dit : « Non, non, maintenant fini tout ça, il faut que tu ailles faire tes études. » Mais j'avais, à cette époque-là j'avais 17 ans. Quand on a 16, 17 ans, on a une vue des choses un peu différente qu’à mon âge maintenant. D’ailleurs, toute ma carrière suivante a été justement…des horreurs de la guerre, des horreurs des camps et tout ça. Je pense que moi je suis devenu arbitre international, et je pense que la solution c’est toujours d’essayer de trouver un moyen pour se mettre d’accord parce qu’on est tous perdants dans la guerre.